

ENFANTS DE LA LUNE

Tome 1 : SUNSET

Sg HORIZONS

Copyright © 2013 Sg HORIZONS

All rights reserved.

ISBN : 979-10-92586-07-7

« loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011 »

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute reproduction d'un extrait quelconque ou utilisation autre que personnelle de ce livre constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

1 – Du rêve à la réalité

Je m'éveillai soudainement, le corps en nage et l'esprit en déroute. La fraîcheur de la nuit me glaça ; je m'étais découverte dans mon sommeil. Le souffle court, j'allumai la lampe posée sur la table de chevet et basculai mes jambes au bord du lit. Une fois redressée, je me dirigeai vers la salle de bain, dont la porte était entrebâillée. Inutile d'allumer le plafonnier, autant rester dans la pénombre. Je tournai le robinet, puis m'aspergeai le visage d'une eau froide plus que bienvenue, me saisis d'une serviette et m'épongeai le visage. Le miroir au-dessus du lavabo me renvoyait la silhouette fine d'une jeune femme à la peau pâle et à la chevelure longue et sombre. Je retournai dans ma chambre.

Quel rêve ! C'était le plus réaliste et le plus détaillé de tous ceux que j'avais pu faire jusqu'à présent. Depuis quelques mois déjà, je faisais des songes étranges. Ils se produisaient à intervalles réguliers, une fois par mois. Au début, ce n'était que des bribes, des sensations qui restaient imprégnées dans ma mémoire à mon réveil le matin. Par la suite, non seulement ils persistèrent, mais ils s'intensifièrent avec le temps.

Je lissai la couverture sur les draps humides de sueur ; je les changerais au petit matin. Mes pas me portèrent ensuite vers le placard pour changer de t-shirt et de bas de pyjama. Puis, tel un papillon de nuit, je fus attirée par la luminosité provenant de l'extérieur. Je pris place devant la fenêtre. Le paysage qui s'offrait à moi se résumait à les habitations d'en face du quartier résidentiel dans lequel je vivais et les arbres bordant la route devant ma maison. Je levai la tête et contemplai l'astre lunaire. La clarté de la pleine lune apportait une douce lumière dans le ciel étoilé.

« À quoi je m'attendais ? Il ne se passe jamais rien ici. »

Rassurée, je récupérai le plaid posé sur la banquette bordant la fenêtre afin de m'étendre à nouveau. Je tentai de me rendormir, mais décidément le sommeil me fuyait. Comment aurais-je pu m'assoupir alors que je sentais encore l'air de la nuit caresser mon visage, grisée que j'avais été par la vitesse de ma course et par cette sensation de liberté ? Et mes ongles s'enfonçant dans la terre fraîche, mon corps se mouvant si différemment, toutes ces senteurs, ces impressions qui emplissaient encore mes sens, saturant ma conscience... Je savais que cela ne pouvait pas être réel. Comment expliquer alors toutes ces sensations ? Et ces perceptions nouvelles, comme le fait de reconnaître par l'odeur d'un individu ce qu'il ressentait : la peur, la soumission, le plaisir...

Une sensation plus intense que les autres – douceur et chaleur à la fois – s'imposa : celle d'un autre corps qui m'enveloppait, me protégeait. Certes, mes parents m'avaient toujours aimée et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour me permettre d'avoir une belle existence. Mais je n'avais jamais eu un tel sentiment de protection. J'avais dix-sept ans et on pouvait dire que j'étais du style « bien dans ses baskets » même si, parfois, je me sentais incomprise. Dans ces moments-là, je faisais comme si tout allait bien, le temps que ça passe. En revanche, j'avais du mal à me projeter dans l'avenir. Comment pouvais-je savoir ce que je souhaitais faire dans la vie quand j'étais bien incapable de décider de ce que j'allais faire la semaine suivante ? Heureusement, je pouvais compter sur mes amies pour faire quelques sorties ciné ou autre.

Au lycée, je passais mon temps avec elles. Ma vie était faite de rires, d'apprentissages et d'amusements. Comme tout le monde, j'aspirais à grandir plus vite, et paradoxalement je profitais autant que possible de mon adolescence, loin des soucis d'une vie d'adulte. Je voyais suffisamment mes parents se prendre la tête pour des problèmes du quotidien, alors autant les retarder tant que c'était possible. Mais ces derniers temps, quelque chose me dérangeait. J'avais de plus en plus l'impression d'être différente, surtout depuis que ces songes avaient commencé. Il m'arrivait même de penser que je n'étais pas à ma place parmi ces gens que j'avais toujours connus, comme si j'étais en décalage par rapport à eux. Quand cela arrivait, j'étais sujette à un tourbillon incessant de sentiments : l'incompréhension, l'incertitude, l'hésitation.

Pourquoi le songe que je venais de revivre se révélait-il en totale contradiction avec ces moments-là ? Comme si j'avais perçu instinctivement la place que je devais occuper, ce qu'on attendait de moi. C'était des choses si simples, si pures, loin de toutes ces interrogations et ces doutes qui égrainaient mon existence. C'est en me replongeant dans ces sentiments qui avaient été miens pour un bref moment que je réussis finalement à trouver le sommeil.

Quatre mois s'écoulèrent et septembre arriva. J'avais passé mes vacances chez la sœur de ma mère, de l'autre côté du pays, à Montréal. J'adorais ces instants passés auprès de ma cousine Sophie, qui avait mon âge. Sa vie était quasi identique à la mienne, si ce n'est qu'elle résidait dans une métropole et moi dans la petite ville de Revelstoke, au cœur des montagnes de la Colombie-Britannique. Devant l'attachement manifeste que nous avions l'une pour l'autre, nos parents faisaient en sorte que nous passions l'été ensemble, et ce, pour la quatrième année consécutive. Cette année, c'est moi qui l'avais rejointe. J'étais rentrée il y avait quelques jours de cela. Je me trouvais maintenant en voiture, en compagnie de mon père qui me devait me déposer devant mon bahut pour le début des cours. Il se rendrait ensuite derrière l'école, à la scierie pour laquelle il travaillait. Je basculai le pare-soleil et étalai du gloss rose sur mes lèvres en observant mon reflet dans le miroir.

— Ah, les filles ! grommela mon paternel face à ma manie de me pomponner dès que l'occasion se présentait.

— Exact, répliquai-je en souriant, ce qui lui fit lever les yeux au ciel.

Je pris le temps de broser soigneusement ma longue chevelure d'un noir de jais avec ma mini-brosse que j'emportai toujours avec moi.

— Les voilà ! Tu peux me déposer là, Pa, ordonnai-je, surexcitée en apercevant mes amies.

Les trois brunes étaient facilement identifiables avec leurs hauts aux couleurs détonantes. Je n'aimais pas spécialement l'école, mais qui aimait ça ? Je faisais ce qu'il fallait pour avoir la moyenne, ni plus ni moins. En revanche, j'adorais passer mes journées avec mes copines à discuter et à parler de garçons. C'était notre distraction principale en plus de la mode. Le pick-up deux places de mon père stoppa net. J'ouvris la porte avec l'intention de les retrouver alors qu'elles se dirigeaient vers l'entrée comme tous les autres élèves.

— Elynn, n'oublie pas, je finis tard ce soir. Tu prends le car scolaire pour rentrer, me

rappela mon père.

— Okay, Pa. No soucy. À plus, lançai-je en sortant du véhicule.

J'avais rejoint le groupe avant même que la voiture ne soit partie. Ce fut des embrassades en règle ! Je n'avais pas revu Emily, Abigail et Beverly depuis deux longs mois.

— Elynn ! Tu ne m'avais pas dit que tu avais acheté des fringues, là-bas, me gronda gentiment Emily.

Je portais mon nouveau jean slim à la coupe parfaite avec un t-shirt fluide couleur chocolat et ma nouvelle veste en cuir de la même couleur. Aux pieds, rien de neuf, mes converses favorites comme à chacune de mes entrées. Elles commençaient sérieusement à partir en lambeaux, et pourtant je persistais à les mettre à chaque moment important de ma vie, comme la première fois où j'étais vraiment sortie avec un garçon, deux ans plus tôt.

— T'as vu ! Alors, racontez-moi ! Que s'est-il passé durant mon absence ? questionnai-je en détournant son attention sur un sujet un peu plus intéressant.

Mes amies me révélèrent les derniers potins estivaux au fil de la matinée, profitant de la moindre pause et du déjeuner. Je les retrouvai à la fin des cours sur les coups de quinze heures devant mon casier dans le couloir du premier étage.

— Elynn, tu t'amènes ? Nous allons mater les mecs s'entraîner, me proposa Abigail alors que je rangeais mes livres dans le casier.

— Où ça ? m'enquis-je.

— Sur le terrain, nouille ! C'est la sélection pour l'équipe de football cet aprèm, quoi d'autre ? lâcha Emily en secouant la tête, dépitée par ma lenteur d'esprit.

— J'ai mis mon nouveau jean. Je ne voudrais pas le salir comme la dernière fois.

— Oh arrête de faire ta chochette ! réagit Abigail en glissant un bras sous le mien pour m'entraîner avec elle.

— Okay ! Mais pas longtemps. Je dois pas rater le bus, bredouillai-je en suivant mes trois amies.

— Plus un problème ! Je possède ma voiture, maintenant, déclara Beverly, la seule à avoir des yeux clairs comme moi.

Elle souleva négligemment les épaules. Imaginer mon amie, la maladresse incarnée, au volant d'un véhicule me fit frissonner.

Moins de dix minutes plus tard, nous étions toutes assises sur les gradins à comparer et évaluer les garçons qui défilaient en contrebas pour participer à la sélection de l'équipe de football. Cependant, pour toutes les filles venues les observer ce jour-là, cela s'apparentait davantage à un concours de mâles sexy pour une pub qu'à une sélection sportive.

— Il ne nous manque plus que du pop-corn, nota Abigail, bavant presque devant le spectacle qui s'offrait à nous.

— Vous ne trouvez pas que Lansa a pris des muscles durant l'été ? déclara Emily, un doigt tapotant ses lèvres tandis qu'elle contemplait intensément le jeune postulant.

Je reportai mon attention sur Lansa Sanderson, que nous connaissions toutes de vue depuis plusieurs années. Effectivement, le jeune homme fluet qu'il avait été n'existait plus. C'était aujourd'hui un « Jacob sauce Twilight », mais enserrait dans une tenue en lycra bleu et doré.

— Il n'est pas le seul, regardez ses cousins, commenta Emily désignant d'un signe du menton les deux garçons non loin de Lansa.

Ils faisaient tous les trois partie d'une famille amérindienne, comme l'indiquait leur peau cuivrée et leur magnifique chevelure noire. Je ne les côtoyais que depuis qu'ils avaient intégré le lycée. Je ne savais même pas qu'ils avaient postulé pour faire partie de notre toute nouvelle équipe de football américain. Comme les autres, ils portaient chacun un plastron avec épaulières d'un bleu foncé pour protéger le haut de leur corps, rendant leurs carrures d'autant plus impressionnantes. Comme il faisait chaud, ils avaient remonté le bas de leur pantalon en lycra doré et portaient un t-shirt manches courtes. Certains des joueurs ne portaient pas leur casque alors qu'ils n'en étaient qu'à s'échauffer en faisant des étirements. J'observai le trio un moment avant de répliquer sur le ton de l'évidence :

— Ils ont dû s'inscrire à une salle de sport. Rien de très surprenant à ça.

— Ouais et entre deux séances, ils ont dû s'enfilés des shakers de protéines, commenta Emily sans lâcher du regard les athlètes enfin, s'ils étaient choisis pour intégrer l'équipe.

— Ils sont devenus canon, en tout cas, soupira rêveusement Beverly en entourant son chewing-gum autour de son index.

— Trop dégueu ! Tu vas attraper une maladie à faire ça. Je pensais que tu avais arrêté, la réprimandai-je.

Beverly se tourna vers moi, me fixant sans comprendre, avant de réaliser ce que je venais de lui dire.

— Ah ça ! Ouais, je sais, grommela-t-elle avant de jeter son chewing-gum dans le vide sous notre banc.

— Bon alors... Que fait-on pour samedi ? Il faut qu'on marque le coup ! C'est la rentrée, après tout, avança Emily en croisant ses jambes dénudées par sa mini-jupe.

Nous formions un sacré quatuor. Emily était l'entrepreneuse, celle qui proposait constamment des plans, des sorties. Abigail était l'intello de service. Elle était suffisamment sympa pour nous aider dans nos devoirs, ce qui n'était pas une mince affaire. Quant à Beverly, elle était la douceur incarnée, toujours distraite et je n'arrivais pas à croire qu'elle avait obtenu son permis la première, devenant ainsi un vrai danger public pour le reste de la société. Quant à moi, je suivais les autres. Oui, on peut dire que c'est ce qui me définissait dans notre bande. En refaisant les lacets de ma converse droite, je demandai distraitement à notre cheftaine :

— Qu'as-tu en tête ?

— Voyons voir... Pourquoi pas une séance de cinéma chez Roxy's ?

— Super. Il y a un film avec Leonardo Di...

Je n'écoutais plus Beverly. Ayant perçu un danger, j'avais bondi sur mes pieds avant de vivement tendre le bras sur ma droite. Vint une brûlure intense, un frottement dans la paume de ma main. Tout cela n'avait duré qu'une fraction de seconde, mais c'était comme si j'avais vu la scène se dérouler au ralenti. J'avais su qu'un objet se dirigeait vers nous, ou

plus exactement sur le visage de ma camarade. Je n'avais pas réfléchi. J'avais agi d'instinct, évitant sans doute à mon amie d'être la plus jeune fille de la région à faire de la chirurgie esthétique, histoire de rattraper les dégâts sur son visage si le ballon l'avait percutée. De mes yeux écarquillés, je fixai ma main enserrant entre mes doigts le ballon ovale, essayant de comprendre ce qui venait de se passer. C'est au moment où j'emplis à nouveau mes poumons d'air que je pris conscience que j'avais bloqué ma respiration. J'entendis alors un son qui m'était inconnu. Avec un temps de retard, j'en déterminai la source. De l'air ; celui que je venais d'inspirer. Il glissait entre mes lèvres dans un doux murmure. Puis un autre bruit assourdissant m'interpella. Je baissai les yeux juste à temps pour voir la semelle de la chaussure de Beverly frotter l'arête du banc sur lequel elle avait mis les pieds. Je n'arrivais pas à croire que ce simple geste soit la cause du vacarme qui venait d'éclater dans ma tête. Soudain, ce fut le silence. Suivi d'un nouveau ballet de bruits divers. J'aurais bien tenté de comprendre ce qu'il se passait, mais cette cacophonie était devenue étourdissante, au point de m'empêcher de ne serait-ce que réfléchir. Une autre inspiration, et la résonance de l'air éclata, se mélangeant à la multitude de sons dont je ne pouvais même pas distinguer la provenance. Une pression au niveau de ma hanche gauche ; on venait de me toucher. Alors, tout aussi soudainement que cela avait commencé, les sons s'étirèrent, s'éloignèrent de moi. Une seconde seulement et le silence, écrasant de vide, s'imposa. Je fixais sans les voir les lèvres de Beverly, qui s'animèrent à nouveau.

— Tu vas bien ? demanda une voix.

Comme si mon cerveau était engourdi, il me fallut un moment avant de réussir à comprendre ce qu'elle venait de me demander.

— Je... je...

Ma copine me fit taire. Lire la surprise et l'incompréhension dans le regard de Beverly. Me retourner et voir les autres me fixer.

« *Qu'est-ce qui se passe ?* »

Ils devaient se poser la même question que moi. Je fermai les yeux pour me recentrer, reprendre mes esprits. Sans vraiment m'en rendre compte, je ramenai la balle ovale contre ma poitrine en la pressant entre mes doigts ; j'avais besoin de me raccrocher à quelque chose de tangible. Or, le fait de sentir la moindre aspérité du ballon me prouvait que quelque chose n'allait pas. Cela ne fit qu'augmenter mon trouble. Mes amies se remirent à parler, principalement de ce qui venait de se passer, comme quoi il pouvait être dangereux d'être dans les gradins, finalement. Je les écoutais à demi, encore chamboulée par ce que je venais de vivre.

— Elynn ? Tu rêves ou quoi ?

Je tentai de m'arracher à la sensation étrange de ce toucher hypersensible de mes mains pour orienter mon attention sur les filles assises à ma gauche.

— Ils attendent que tu leur apportes la balle, ajouta Emily, car je n'avais visiblement pas percuté.

Maintenant que j'y prêtais attention, je pouvais entendre les garçons m'interpeller ; je n'aurais pu les ignorer.

— Pas de problème, murmurai-je afin de donner le change.

« *Je vais bien. C'est rien. Il ne s'est rien passé.* »

À demi rassurée, je jetai un regard circulaire avant de me concentrer sur les joueurs en contrebas. Je constatai que les gens me regardaient, certes, mais pas avec autant d'insistance que je l'aurais cru. Petit soulagement.

— La balle ! répétèrent certains, visiblement impatients.

Je ne sais combien de fois je m'étais entraînée au football américain dans le jardin avec mon père. Fille unique, j'avais l'habitude, depuis toute petite, de jouer avec lui à des jeux de garçons. Tout cela remontait à plusieurs années, et pourtant je retrouvai les gestes enseignés par mon entraîneur officiel. Reculer une jambe en arrière pour prendre appui et détendre mon bras dans la bonne position pour renvoyer le ballon aussi loin que possible.

Je pensais qu'il me serait difficile d'atteindre le joueur qui s'était rapproché des gradins parce que je n'avais jamais excellé, au grand dam de mon père, dans ce sport. Je fus donc aussi surprise que les autres de voir la balle s'envoler dans les airs pour atterrir au beau milieu du terrain ! Un lancer beaucoup trop fort pour un petit gabarit comme le mien. J'observai, médusée, le ballon ovale rebondir sur le gazon avant de me rendre compte que les regards étaient rivés sur moi. C'est alors que je croisai le regard du joueur qui venait de gravir les marches sur ma droite. Je ne l'avais pourtant pas vu monter avant. Il était là, à trois ou quatre mètres de moi, figé. Lansa Sanderson. Enfin... l'image que j'en avais n'était pas celle que mes yeux voyaient. Ce n'était pas un être humain. C'était un loup, celui qui m'avait aidé lors de mon dernier rêve. Je le reconnaissais, et son regard étonné n'émettait aucun doute sur ce qu'il voyait en moi. Lui aussi semblait m'avoir reconnu comme dans Vidée de mes forces, je me laissai lourdement tomber sur le banc, sans pour autant pouvoir détacher mes yeux de lui. Je sursautai. Une main venait de s'abattre sur mon épaule. Le contact visuel entre Lansa et moi fut brisé net, ainsi que le phénomène étrange qui en découlait.

— Waouh ! Tu as pris des testostérones au petit-déj ou quoi ? cria presque à mon oreille Beverly.

Je la regardai sans comprendre.

— Incroyable ! Tu m'épates, Elynn, intervint Abigail à son tour.

Tel un ressort, je bondis sur mes pieds. Sans vraiment savoir ce que je faisais, je me retournai et me saisis de mes affaires posées sur le banc derrière.

— Tu fais quoi, là ?

Devant les regards étonnés de mes copines, je lançai une excuse en bredouillant :

— Heu... Je dois partir ou... je vais rater le car.

« *Oui, il faut que je parte. C'est mieux.* »

J'allais partir par la droite, quand je vis le garçon planté encore là. Je passai devant les filles pour ne pas avoir à le croiser. Il devait me prendre pour une cinglée ; il suffisait de voir la façon dont il me regardait. Je les laissai, lui et les filles, en marmonnant quelques mots incompréhensibles. Il me fallait être seule si je voulais trouver une explication logique à ce que je venais de vivre.

— Eh ! Mais attends ! Tu as oublié, c'est moi qui te raccompagne, tenta Beverly.

Je ne l'écoutais plus. M'isoler au plus vite, si possible dans ma chambre. Il n'y avait que cela qui comptait. Un sentiment de peur primitif occultait tout le reste.

2 – Promenons-nous dans les bois

Je fermai la porte de ma chambre, m’y adossai, puis me laissai glisser jusqu’au sol. Je pris mes genoux dans mes mains et les rapprochai de ma poitrine pour y poser mon menton.

« *Ça va. J’y suis arrivée. Je vais bien.* »

Je me sentais à l’abri dans cette pièce. Dans cette maison dans laquelle j’avais grandi. J’avais réussi à prendre le car scolaire qui m’avait ramenée à la maison, loin de la foule que j’avais tenté d’éviter. Un tourbillon d’émotions grondait en moi. J’essayais de recoller tous les morceaux, tous les souvenirs de ce que je venais de vivre afin d’y donner un sens, de comprendre.

« *Et si je n’étais pas normale ?* »

Voici que l’un de mes pires cauchemars devenait réalité. Je passai les mains dans mes cheveux. Non, impossible, ça ne pouvait pas être ça ! À bout de nerfs, je me relevai et me mis à marcher de long en large sur la moquette crème qui recouvrait le plancher de ma chambre.

— Merde, merde et re-merde ! lâchai-je, frustrée en faisant de grands gestes avec mes bras, ou comment espérer me libérer du trop-plein de nervosité qui me faisait trembler.

Je m’arrêtai et croisai les mains sur ma nuque, le visage levé vers le plafond.

— Bon, okay. Je n’ai qu’à prétendre qu’il ne s’est rien passé, soupirai-je en sachant que ça ne servirait à rien.

Ma panique était peut-être excessive, par rapport à ce qui venait de se passer au stade.

« *Si encore il ne m’était arrivé que ça !* »

En plus de ces rêves incroyables de réalisme et qui semblaient tout droit sortis d’un film fantastique, mon ouïe se détraquait. Enfin... ponctuellement. Ça m’était arrivé trois ou quatre fois, en beaucoup moins intense, et généralement ça ne durait pas plus de deux ou trois secondes. Sur le moment, j’avais préféré croire qu’il ne s’était rien passé. Pourtant, je l’avais bien entendu avec une acuité hors norme, le vol de cette mouche alors que je venais de me réveiller de l’une de ces nuits aux songes insolites. Et que dire de ce que je venais d’expérimenter. Là, je ne pouvais pas faire semblant de croire qu’il ne m’était rien arrivé. Impossible.

J’avisai mon ordinateur portable sur mon bureau à l’opposé de la pièce. Je m’approchai rapidement et m’en saisis avant de m’asseoir sur le lit. Mes converses bleues volèrent négligemment au loin. Mon ordinateur posé sur la couverture blanche aux motifs de fleurs mauves devant moi, j’accédai à une page Internet.

— Bon. Quoi chercher maintenant ? me demandai-je en tapotant nerveusement mes lèvres de mes doigts.

Mes recherches durèrent plusieurs heures. Je consultai tout ce qui pouvait expliquer ce

que j'avais été capable de réaliser un peu plus tôt dans la journée. Mon téléphone portable avait sonné à de nombreuses reprises, mais je n'avais pas envie de chercher des excuses pour justifier mon départ précipité. Je connaissais suffisamment bien mes amies pour savoir qu'elles me poseraient plein de questions, et je ne voulais pas que les gens me prennent pour ce que je n'étais pas, une personne bizarre à fuir.

« *Hors de question* », me répétais-je inlassablement.

Je réussis à trouver une excuse plausible, comme l'augmentation des capacités physiques face à une situation d'urgence. Une montée d'adrénaline, quoi ! Oui, voilà, c'était forcément ça ! Grâce à ce réflexe, j'avais sauvé la vie, ou tout du moins j'avais évité à mon amie de se faire refaire le portrait. Quant à mon ouïe, ça, elles n'en sauraient rien, puisque j'étais seule concernée. Je me couchai sur le lit et posai mes mains sur les yeux.

— Oui, elles me croiront, me répétais-je pour m'en convaincre.

Je me décidai à prendre le téléphone pour appeler chacune de mes copines pour leur servir le prétexte de la montée d'adrénaline. Bien sûr, elles me demandèrent toutes ce qui m'était arrivé. Je leur répétais l'information que j'avais trouvée. Beverly fut reconnaissante et me remercia. Emily crut à mon histoire sans mal et changea bien vite de sujet, souhaitant trouver quoi faire le samedi suivant. Abigail, l'intello, se montra davantage septique face à mes arguments, et la conversation s'éternisa. Elle s'inquiétait pour moi et promit de réaliser des recherches à son tour. Une fois le téléphone raccroché, une bonne douche me permit de relâcher toutes les tensions que j'avais accumulées depuis plusieurs heures, et je finis par sombrer dans un profond sommeil.

Le lendemain matin en arrivant au lycée, je constatai avec lassitude qu'Abigail m'attendait de pied ferme devant l'entrée. Je plaquai un sourire d'usage sur mon visage avant de m'approcher d'elle.

— Je pense que tu as totalement raison, entama-t-elle, tout excitée en sautillant vers moi.

— Salut ! Sur quoi ai-je raison ? Car tu comprends, ça m'arrive souvent...

— Ben... sur ce qui s'est passé hier.

— Ah ça ! dis-je l'air de ne pas trop y donner d'importance. T'as vu, je te l'ai dit.

Pour le coup, je respirai mieux, n'ayant pas besoin de lui exposer les théories que j'avais lues. Les autres nous rejoignaient déjà qu'elle m'expliquait encore les résultats de ses recherches. Cette fille était une encyclopédie sur deux jambes ! Heureusement, le moment de la délivrance arriva quand je partis de mon côté auprès de Beverly qui était dans la même classe que moi.

Le reste de la matinée se déroula normalement, et ce fut un soulagement. Après le déjeuner pris à la cafétéria, direction les vestiaires du gymnase : c'était l'heure de nous apprêter pour le cours de sport. Je retirai jean et t-shirt, et passai un short et un top à manches longues rouge et blanc à l'effigie de notre école. Je rassemblai mon interminable chevelure noire en une queue de cheval haute et je sortis en compagnie de Beverly.

Après l'échauffement, nous fîmes plusieurs tours de piste. J'essayais durant tout ce temps de ne pas tout donner, ne faisant plus confiance à mon propre corps. Je ne pouvais

m'empêcher d'avoir peur qu'il me trahisse en allant trop vite, en réalisant une prouesse style Supergirl ou un des autres zozos en collants, ce qui aurait immanquablement attiré l'attention sur moi.

Mon excuse concernant le comportement que j'avais eu la veille ne pourrait pas me servir une nouvelle fois – surtout lorsque j'accomplissais une activité aussi banale que courir. D'ailleurs, je laissai Beverly accélérer en m'obligeant à rester à la traîne. Ainsi, aucun regard suspicieux, j'étais une fille normale.

Le cours de sport terminé, je rejoignis les filles dans les vestiaires. Elles avaient eu visiblement le temps de se doucher. J'ouvris mon casier pour prendre mes affaires de rechange et tout le nécessaire de toilette.

— Alors, tu veux que je te raccompagne ? me proposa Beverly en fourrant tous ses vêtements dans son sac.

— Non, t'inquiète, répondis-je à mon amie. Je vais aller retrouver mon père à la scierie. Nous sommes jeudi et il termine tôt ce jour-là.

— Okay. À demain ! me salua-t-elle en quittant la pièce.

Je trouvai rapidement une cabine de douche libre. Comme quoi il y avait du bon d'arriver la dernière.

La douche me fit beaucoup de bien. Je récupérai mes affaires et me vêtis promptement. Je passai à nouveau mon jean et mon t-shirt bleu à manches longues, qui se mariait à merveille avec la couleur de mes yeux. J'aimais être le mélange de deux cultures, amérindienne par ma mère de qui j'avais hérité une chevelure noire ébène, un visage aux pommettes hautes, une bouche charnue et des yeux foncés en amandes. De mon père, de souche britannique, j'avais les traits fins et un teint d'albâtre. On m'avait toujours dit que j'étais jolie et, en grandissant, je m'étais aperçue que ma beauté exotique et métissée faisait de moi une jeune femme singulière.

Je sortis des vestiaires et, à l'inverse des autres qui empruntaient le chemin pour revenir vers le bâtiment principal, je me dirigeai derechef vers le terrain d'athlétisme que je traversai. C'était un raccourci que je prenais régulièrement quand je voulais rejoindre mon père à la scierie.

L'entreprise bordait l'arrière du lycée, ce qui était pratique pour moi. Après quelques minutes de marche, je finis par atteindre la petite route de graviers qui séparait le domaine de l'école de celui de la scierie, dont j'apercevais les amoncellements de bois érigés. Le terrain s'étendait sur six cents mètres de large et quatre de longueur, faisant de ce lieu un vrai labyrinthe. Je ne comptais plus le nombre de fois où je m'étais réfugiée ici, en me cachant derrière les piles de planches pour m'inventer des histoires imaginaires. Mais cette fois-ci, lorsque je pénétrai sur le domaine de mon enfance...

« Bordel, qu'est-ce que ça pue ! »

Je dus m'arrêter net tant l'air était saturé par l'odeur du bois fraîchement coupé et la fragrance de la sève, si intense et enivrante. Cette odeur avait toujours été forte, mais là, à cet instant, ce fut comme une agression olfactive. Il faut dire que je n'étais pas revenue ici depuis plusieurs mois, puisque je me trouvais de l'autre côté du pays. Une étrange sensation balaya l'inconfort. Je sentis – sans savoir comment – que des personnes approchaient. Lorsque je tournai la tête vers le lycée, se fut pour voir Lansa Sanderson avancer dans ma direction. L'appréhension me serra l'estomac. Il était hors de question que je me retrouve

face à lui, pas après ce qui s'était passé la veille. Je le revoyais sous une forme de loup, là, devant moi. Paniquée, je jetai un regard circulaire sur le domaine de l'entreprise ; il me fallait trouver une issue. Sans perdre un instant, je pénétrai dans le labyrinthe constitué de dizaines de piles de planches. Je ne pouvais tout simplement pas faire face à ce qu'il représentait alors que je tentais de me convaincre de toutes mes forces que je n'étais pas différente des autres.

Je contournais, zigzaguais, longeais les parois de bois érigées à ciel ouvert.

« *Pourquoi il me suit ? Pourquoi ?* »

Mon cœur tambourinait violemment contre mes côtes en réponse à la panique qui m'envahissait. J'essayais malgré tout de contrôler ma respiration en faisant le moins de bruit possible ; je ne devais pas l'attirer dans ma direction. Mais lui continuait de se rapprocher. Connaissant le lieu, je savais qu'il ne me restait que deux rangées à franchir avant d'atteindre la rivière bordant l'extrémité du site. Une envie irrésistible de crier à l'aide me prit, ne serait-ce que pour évacuer le stress, à défaut de vraiment avoir besoin de l'assistance des autres. Pourtant, je savais que cela ne servirait à rien. J'étais trop loin des bâtiments, et le vacarme qui provenait des scies et des différentes machines aurait rendu mes appels inaudibles. Tout en sortant mon portable de mon sac d'une main fébrile, je pris vers la gauche pour rejoindre les employés, dont mon père faisait partie. Un juron s'échappa d'entre mes dents : téléphone éteint. Je me plaquai contre l'une des parois de planches, le temps de l'allumer.

Trop tard.

Une silhouette apparut, suivie d'une autre.

« *Ils sont plusieurs. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils me veulent ?* »

Sur le coup, je ne pensais plus à ce qui s'était passé au stade, mais à tous ces reportages sur les femmes agressées par des hommes. De quoi me refiler une crise cardiaque en m'imaginant seule avec eux.

— Nous ne te voulons aucun mal, déclara celui que je reconnus comme étant Matthew Smith.

Il s'approcha de moi, les deux mains levées en signe de paix. Je tâtonnai derrière moi et, à défaut de trouver une branche, je ramassai une grosse pierre.

— Dites, il vous arrive souvent de poursuivre les filles ? répliquai-je à Matthew et Lansa Sanderson qui se tenait derrière lui, le même Lansa sur lequel mes copines et moi nous étions extasiées la veille. Arrêtez d'avancer !

J'accompagnai mon avertissement de mon bras levé et armé de la pierre. Ils s'arrêtèrent net à moins de trois mètres de moi. Je soufflai doucement pour calmer les battements sourds de mon cœur qui résonnaient dans ma tête, et les tremblements de mes jambes, qui risquaient de se dérober sous mon poids à tout moment. Les deux garçons, qui avaient mon âge, étaient cousins. Il suffisait de les observer pour se douter de leur lien de parenté.

— Elynn, nous avons vu ce que tu as fait hier, expliqua Lansa d'une voix douce, probablement pour m'amadouer.

— Et alors ?

— Peu de gens auraient été capables de réceptionner une de mes balles, dit-il sur le ton de l'évidence.

— Pourquoi ? Tu te crois si fort que ça ? grognai-je en me demandant si c'était vraiment pour ça qu'ils m'avaient suivie.

« Peut-être que j'ai paniqué alors qu'ils voulaient juste me parler ? »

Ce sentiment que j'avais encore me prouva le contraire. Une sorte d'instinct qui m'intimait de me méfier d'eux ; ils pouvaient être dangereux.

— Je suis fort, en effet, mais je parle surtout de la vitesse avec laquelle tu as réagi.

— C'est l'adrénaline. En cas de danger, une personne peut voir ses facultés se décupler pour survivre, récitai-je.

— Je l'aime bien. Elle me fait rire, s'exclama Matthew en souriant.

— Oh ! ravie de voir que la situation est drôle pour certains, grommelai-je en colère.

— Elynn, ce n'est pas la montée d'adrénaline qui t'a permis d'agir hier. Enfin, pas tout à fait, bredouilla Matthew.

Son cousin le regarda, ostensiblement déçu.

— Ton cas ne s'arrange pas, mon vieux, reprit Lansa à l'intention de Matthew. Ce que tente de t'expliquer mon cousin – et pas de la meilleure façon possible –, c'est que tu es... différente...

Son ton calme me déstabilisait plus encore que celui, narquois, du premier.

— N'importe quoi ! Je suis on ne peut plus normale ! Ce qui n'est manifestement pas votre cas, espèces de pervers !

— Elynn, n'as-tu pas d'étranges visions ces derniers temps ? questionna Lansa. Ne ressens-tu pas des choses, n'as-tu pas de sensations que tu ne connaissais pas avant ?

— Le syndrome de l'ado, en somme, répliquai-je crânement.

— Je suis sérieux et je sais que c'est ce que tu vis. Je peux le lire dans ton regard.

Je baissai la main involontairement, ma seule défense contre ces deux hommes. Ce qu'il disait faisait écho à ce que je vivais, à tous ces doutes et ces interrogations qui étaient devenus les miens.

— Nous avons nous aussi ressenti ce que tu éprouves et nous partageons les rêves qui sont les tiens. Tu es comme nous.

— Ah ouais ? Et vous êtes quoi ? soufflai-je, incertaine de vouloir connaître sa réponse.

— Nous sommes des loups-garous.